

Documents manuscrits d'Élie Grangeon sur sa campagne de 1870

Notes sur la transcription des documents manuscrits

Composition des manuscrits.

Les documents se présentent en deux cahiers manuscrits :

- cahier de 18 pages titré : « Grangeon Pierre Élie », comprenant un mémoire sur la campagne de 1870, commençant à l'incorporation de P. É. Grangeon le 29 septembre 1867, se terminant à son arrivée en captivité à Dresde le 10 novembre 1870 ;
- cahier de 40 pages titré : « Campagne 1870 – 1871 – appartenant à Monsieur Grangeon... », comprenant un mémoire sur la campagne de 1870 (commençant le 22 juillet 1870, au départ de Paris, se terminant le 10 novembre 1871) et diverses pièces, dans l'ordre suivant :
 - « Mémoire des villes, étapes... » ;
 - « Composition des corps d'armée à l'entrée en campagne » ;
 - « Ordre du Général Deligny » [daté 28 octobre 1870] ;
 - « Adieu du Colonel [Ponsard] » [daté 26 octobre 1870] ;
 - « Le traître » ;
 - « Parole d'un aumônier » ;
 - « Ordre général [du Maréchal Bazaine] » [daté 19 septembre 1870] ;
 - « Débordement de l'Elbe le 22 février 1871 » ;
 - « Voici ce que disait un officier au maréchal Bazaine prévoyant les événements suivants » [daté 12 octobre 1870] ;
 - « 25 septembre - D'après deux journaux français des 7 et 17 septembre... » ;
 - [Ordre du Général Bourbaki] [daté 8 août 1870] ;
 - « MM. vous me pardonnerez... » [daté 21 mai 1871 ?].

Pour faciliter la lecture, les pièces de ce deuxième cahier sont présentées dans l'ordre suivant :

- récits de la campagne de M. Grangeon :
 - « Mémoire des villes, étapes... » ;
 - « Débordement de l'Elbe le 22 février 1871 » ;
 - « MM. vous me pardonnerez... » [daté 21 mai 1871 ?] ;
- ordres du jour militaires, par ordre de date :
 - [Ordre du Général Bourbaki] [daté 8 août 1870] ;
 - « Ordre général [du Maréchal Bazaine] » [daté 19 septembre 1870] ;
 - Adieu du Colonel [Ponsard] » [daté 26 octobre 1870] ;
 - Ordre du Général Deligny » [daté 28 octobre 1870] ;
- pièces sur la conduite du Maréchal Bazaine, dont les auteurs ne sont pas nommés, et dont une seule est datée :
 - « Le traître » ;
 - « Parole d'un aumônier » ;
 - « Voici ce que disait un officier au maréchal Bazaine prévoyant les événements suivants » [daté 12 octobre 1870] ;
- document titré : « 25 septembre - D'après deux journaux français des 7 et 17 septembre... » ;
- document titré : « Composition des corps d'armée à l'entrée en campagne ».

Transcription des manuscrits.

- Tous les mots entre crochets sont du transcripteur. Toutes les notes de bas de page sont du transcripteur.

- Les quelques mots illisibles sont signalés par la mention : [illisible]. Les mots dont la lecture est douteuse sont en italiques. Les mots barrés correspondent aux mots barrés par l’auteur dans les manuscrits.
- Les quelques erreurs grammaticales et les quelques oublis de mots n’ont pas été corrigés. Certains passages manquent de syntaxe, semblant rédigés au premier jet sans avoir été relus (par exemple page 6, passage dans le village de Montmorency).
- La ponctuation a été modifiée pour faciliter la lecture : l’auteur utilisait peu le point, et pas du tout la virgule. Il y a donc le risque d’une interprétation de la pensée de l’auteur dans certains passages : on peut retrouver l’état initial en supprimant les virgules.
- L’orthographe a été corrigée. Le texte a beaucoup de fautes, mais d’ordre courant : accords du pluriel ou du genre, lettres doubles... Ces erreurs ne faussent jamais la lecture immédiate.
- Les noms de lieux écrits d’une façon différente de l’actuelle sont donnés d’abord dans l’orthographe de l’auteur, puis dans l’orthographe actuelle. Faute de documentation, des noms de lieux algériens, en page 5, n’ont pu être vérifiés ; de même, des noms qui sont peut-être ceux de combats du Premier ou du Second Empire, en page 28.
- Les noms de personnes qui ont pu être vérifiés ont été corrigés si besoin. Dans la « composition des corps d’armée » (de l’armée du Rhin), les noms des généraux ont été vérifiés, mais l’état des régiments n’a pas été vérifié.
- Les majuscules sont celles de l’auteur : un même mot peut être écrit avec une initiale majuscule ou minuscule. De même les nombre peuvent être écrits en lettres ou en chiffres.
- Les abréviations de l’auteur sont conservées : « B^{on} » pour « Bataillon », « R^{ent} » pour « Régiment », « B^{de} » pour « brigade », « D^{ion} » pour « Division », « V^{eurs} » pour « Voltigeurs », « S.M. » pour « Sa Majesté », « S^{bre} » ou « 7^{bre} » pour septembre, « O^{bre} » ou « 8^{obre} » pour octobre, « 9^{bre} » pour novembre, « X^{bre} » pour décembre.

Denis Hyenne, 19 9^{bre} 2018

GRANGEON

Pierre Élie

Incorporé à partir du 29 Septembre 1867. Parti de Valence le 1^{er} Octobre à 6 heures par la voie ferrée ligne du Nord, étant passé à Lyon, Vierzon, Orléans et arrivé le 2 octobre à St-Maixent, département des Deux-Sèvres, resté un mois au dépôt. Le 1^{er} novembre, pour aller rejoindre le régiment en Afrique, un détachement de 390 hommes fait la route à pied. Passé à Melle, Sauzé, Civray, Confolens, Bourgneuf, St-Léonard, Aubusson, St-Avril etc.

.....

29 Novembre, arrivée à Valence, permission de 4 jours, rejoindre le détachement le 3 X^{bre} à Montélimar, Pierrelatte, Orange, Avignon, Orgon, Lambesc, Aix, et arrivée à Marseille le 16 X^{bre}. Embarqué le [illisible] à 5 heures du soir. 2^{ème} nuit de transport. La mer a été très mauvaise à cause des vagues. Le 21, débarqué à Oran à 11 heures du matin où nous avons reçu tout le campement et conduit à la côte St-Louis où nous avons passé trois jours. Le 24 à Lourmel [aujourd'hui El Amria], *Aint-ain*, *Lisosère*,¹ Aïn Timouché [Aïn Témouchent] et Tlemcen où nous avons arrivé le 27. Là en cette ville où j'ai appris toutes les manœuvres et resté jusqu'au 9 mars 1868, même jour parti à Sebdou, resté jusqu'au 10 octobre. De là, nous avons été à Sidi-Bel-Abbès, passés à Tlemcen, arrivés à cette ville le 16 Octobre. Le 18 X^{bre} nous sommes partis à *Boukanéfis* [Boukhanéfis], pour garder les prisonniers arabes jusqu'au 8 avril 1869. Le 9 partis à *Tabia* pour y garder les travaux publics jusqu'au 18. Le 19, partis pour les conduire à Oran passés par Boukhanéfis, Sidi-Bel-Abbès, *Aulorrier Rose*, au *Tramble*, au *Tléla*, et à Oran où nous avons resté pendant 2 jours Le 29 nous sommes venus à Sidi-Bel-Abbès, le 22 juillet à Boukhanéfis jusqu'au 22 août, revenus à Sidi-Bel-Abbès le 27 X^{bre}, partis jusqu'à *Hel-açaïba*. Le 8 janvier 1870 partis en expédition jusqu'à la Raselma [Ras El Ma] et restés jusqu'au 18. Le 19, passé dans la Garde Impériale, repassé à Sidi-Bel-Abbès où je suis été désarmé le 24.

Arrivé à Oran le 26, embarqué à 11 heures du matin. La traversée a été très favorable, nous sommes arrêtés le 27 à Valence en Espagne, 9 heures d'arrêt (mais défense de descendre du bateau) et on a chargé de grandes quantités de marchandises. Le 29, débarqué à Marseille à midi, conduit au fort St-Jean et à 10 heures 40 pris le chemin de fer pour Paris, arrivé le 30 à 11 heures ½ du soir, le 31 rendu au 4^e Voltigeur aux Invalides.

¹ Mots en italiques : mots douteux.

Le 1^{er} Mai parti au camp de St-Maur.

Le 8 Mai, revenu à Paris cause du plébiscite², et le 10 retourné au camp de St-Maur. Le 16 parti en garnison à Versailles, resté jusqu'au 21 juillet³, le 22 parti pour la campagne à 4 heures du matin rive droite. Grande acclamation par les habitants des villes de Meaux, Sernay [Épernay ?]⁴, Châlons, Bar-Le-Duc, Commercy et Toul, une foule de monde qui s'était portée sur la voie distribuait du pain, du vin et des cigares.

29 juillet. Arrivé à Nancy, traversé la ville et allé au camp de Tomblaine où toute la Garde s'est réunie. Premier campement au Champ de Mars sur le bord de la Meurthe. Le 24 au camp de Tomblaine. 25, départ du camp, journée accablante par une forte chaleur. 26, arrivé à Pont-à-Mousson. 27, arrivé à Metz, entré dans la ville par la porte Serpenoise, traversé la ville place Léonidas, place du palais de Justice, rue des Ponts des Morts, sorti porte de France et campé sur les promenades qui longent la route de Longeville au Ban Saint-Martin. Cette ville bien fortifiée et rempardée par le moyen d'une digue construite à cet effet permet de remplir les remparts d'eau sur trois tours de fortification, dont cinq forts principaux ; St-Julien, Quelen [Queulen], Plateville [Plappeville], St-Privas [St-Privat] et St-Quintin [St-Quentin] en dernier, est le plus conséquent par sa position, et aucun n'était fini ni armé à l'arrivée du désastre.

Le 6 août, départ de Metz, traversé la ville, rentré par la porte de France et ressorti par la porte des Allemands, arrivé à Volmérange [Volmerange-lès-Boulay] à 3 heures du soir. Le 7, à Courcelle-Chaussy [Courcelles-Chaussy]. Le 8, à 2 kilomètres de St-Avol [St-Avoid], campé sur le sommet du coteau. Rapport des espions qui ont dit qu'il y avait environ une armée de 150 000 hommes de troupe prussiens. Le 9 à une heure du matin, fausse alerte à 4 heures, on nous fait battre en retraite en nous repliant sur Metz.

Même jour, de retour à Courcelles-Chaussy et durant la route, il y avait un bataillon en tirailleur sur l'aile droite et le régiment de chasseurs à cheval en éclaireur environ 1 kilomètre, fouillant les bois et bas-fonds. Les habitants du village étaient en tristesse, craignant ce qu'il est arrivé. ~~Campé à ce village.~~

Le 10 à Silly, passage de l'Empereur. Le 11, départ à trois heures du matin, 1^{er} Bllon en reconnaissance. À peine sorti du camp, rencontré le général Bourbaki et nous fait diriger vers le village de Montmorency. Arrivés à ce village à 6 heures du matin, trouvant les habitants inquiets parce qu'on leur avait dit qu'il fallait se retirer, qu'on livrerait combat. Les rues remplies de charrettes où il y avait des provisions de toutes natures et autres accessoires, mobiliers. Beaucoup qui étaient en pleurs, les femmes et enfants qui étaient montés sur les voitures, et elles recouvraient les enfants de leur mieux (il tombait de l'eau), les vieillards qui se devaient rester à la maison quand chacune des voitures se mettait en route, c'était des adieux et des pleurs, et à 9 heures repartis et arrivés tout près de Borny. Durant la journée, n'a fait que tomber de l'eau.

² Plébiscite du 8 mai 1870. Les soldats avaient le droit de vote sous le Second Empire.

³ La guerre entre la France et la Prusse est déclarée le 19 juillet 1870. En août, défaites françaises, encerclement de Metz ; 28 octobre, capitulation de Bazaine à Metz ; 1^{er} septembre, défaite de Sedan ; 4 septembre, proclamation de la république ; 28 janvier 1871, armistice.

⁴ Mots entre crochets avec ? : mots proposés pour les mots douteux.

Les 12 et 13, même endroit. Le 14, grand mouvement, disposition d'attaque. Bataille de Borny commencée à 9 heures et finie à la nuit. 3 kilomètres en avant se trouvait le fort Queulen *isolé* où les mitrailleuses se faisaient entendre, entrecoupées par des feux de B^{on} qui partaient principalement du centre de la ligne. La Garde n'a pas pris part à cette affaire. L'ennemi étant en force, on n'a pu les arrêter sur notre gauche et s'est glissé dans la direction de St-Julien pour entourer l'armée de Metz. Nous avons marché toute la nuit, traversé la ville pour prendre de nouvelles positions.

Le 15, arrivé à Longeville, vers les huit heures, grande agitation causée par cinq ou six coups de canon. Un commandant et un capitaine ont été blessés sous la tente à 9 heures. Grande détonation causée par une mine du pont de chemin de fer, en même temps avec l'arrivée d'un général qui se disait d'Angleterre et voulait parler à l'Empereur, a été conduit à l'état-major. Quelques instants après les bagages de S.M. sont passés et il avait été au fort St-Quentin. Vers les onze heures et ½, lever du camp et aller camper de l'autre côté de la route de Gravelotte qui conduit à Verdun.

16, bataille de Gravelotte. Lever du camp à 3 heures du matin, mis en route vers les 5 heures, descente à pied dans une colline vers 7 heures, arrivés au-dessus des jardins du village de Gravelotte. Vers les 9 heures, attaque, l'ennemi ayant approché jusqu'au 14^{ème} Régiment d'Artillerie. À 10 heures, plusieurs officiers généraux d'état-major se dirigent sur plusieurs points et donnent des ordres d'un mouvement à exécuter aux chefs de corps. En même temps le canon commençait à se faire entendre sur la direction de Bouzonville en avant du village de Gravelotte.

L'action s'engage sur toutes parts, mais à gauche dans le versant d'une colline entre deux bois, les mitrailleuses font éprouver de grandes pertes à l'ennemi qui voulait pénétrer dans le bois en voulant nous prendre par le flanc mais ils ont renoncé. Des pelotons entiers ont été massacrés. À une heure, charge des cuirassiers, lanciers et dragons de la Garde contre huit ou dix régiments de cavalerie ennemis, où beaucoup ont resté.

Détonation et fracas des caissons, engagement des Grenadiers vers les trois heures, mort en héros, le colonel du 3^e Grenadier tué le drapeau à la main, suite d'une 6^e blessure. Crosse en l'air par l'ennemi, balle explosible.

La division de Voltigeurs gardait les abords d'un bois. À 4 heures, marché en avant, et malgré la ténacité de l'ennemi on s'est emparé des positions qu'il occupait ; et la nuit arrivée, on s'est rendu maître sur tous les points. On a bivouaqué sur le champ de bataille.

Le 17, départ du bivouac à 2 heures du matin, quittant les positions, se repliant sur Metz. Arrivés sur les hauteurs du fort St-Quentin près du village de Lessy à 11 heures du matin. 2^e B^{on} du 3^e R^{ent} de Grenadiers parti avec l'Empereur sur la route de Verdun.

Le 18, campement au fort de St-Quentin, grand combat par le 4^e Corps, et on s'est laissé surprendre par l'ennemi qui était en nombre considérable. Beaucoup d'hommes ont épuisé leurs munitions là. 1^{ère} B^{de} de la D^{ion} de Voltigeurs a été envoyée ainsi que l'artillerie, ne sont pas arrivés assez tôt. Ils avaient les plus avantageuses positions qui dominaient le village de Châtel-St-Germain et avaient

gagné le village de St-Privas [St-Privat] où l'action avait été la plus acharnée, et malgré qu'ils aient eu de grandes pertes, ont terminé leur œuvre de blocus. Toutes les communications ont été interrompues depuis ce jour-là.

Le 19, à 11 heures du matin, parti pour occuper des positions dans le bois de Châtel-St-Germain de 2 à 300 mètres de l'ennemi. Un parlementaire est venu, M. Pierron, Capitaine adjudant-major au Régiment, a été le reconnaître etc. Départ de ces positions à 4 heures du soir pour aller devant les Ponts. Arrivé le 20 à 4 heures du matin, dernier camp etc.

Le 26, lever du camp, allé du côté du fort St-Julien. Au moment où nous avons traversé la Moselle, reçu l'ordre de faire demi-tour.

Le 31, reparti à 10 heures du côté du fort St-Julien où nous sommes arrivés à 2 heures de l'après-midi. Préparatif d'attaque commencé à 9 heures, l'ennemi a été repoussé et repris le village Ste-Barbe, s'est terminé à 9 heures du soir et nous avons bivouaqué.

1^{er} septembre à 4 heures du matin, brouillard dans la colline, mais le temps clair. La bataille a commencé vers les cinq heures, le canon gronde de toutes parts. À 7 heures le brouillard disparut et on voyait l'ennemi. Les mitrailleuses leur faisaient subir de grandes pertes. De tout côté on entend la fusillade. Continuation jusqu'à dix heures et l'ennemi étant repoussé vers onze heures, le feu cesse sur toutes parts. Sitôt après, les troupes sont rentrées dans l'ancien camp. Si on avait continué, on aurait pu empêcher la marche du prince Frédéric-Charles qui a marché sur Sedan et la face des affaires aurait pu changer.

Le 5 septembre, distribution de viande de cheval. Jusqu'à la capitulation, on compte 40 000 chevaux avoir été mangés. Durant ce temps, pluie continuelle.

Le 14, départ du premier ballon postal de Metz.⁵

16 S^{bre}, par suite d'inondation, changement de camp pour le 4^e Voltigeur qui est allé sur un petit coteau à 800 mètres plus loin. Partir de ce jour, les vivres ont manqué. Aussi, tous les jours, il y avait revue, exercice dans les vignes, etc. etc.

Le 5 8^{bre} on nous donne le pain avec le son et 0 K, 500 grammes seulement.

Le 7 8^{bre} à 9 heures du matin, la marche de la division se fait entendre, ordre de se tenir prêt et laisser les tentes montées et 4 cuisiniers par compagnie. À 9 heures ½, nous nous mettons en marche sans sac. À 10 heures, arrivée au village de Woippy ; derrière nous un grand nombre de voitures pour enlever du fourrage qui se trouvaient aux fermes dans la vallée de la Moselle, sur la route de Thionville. À 11 heures, premier coup de canon, attaque du château de la Donchamp [Ladonchamps] par la 1^{ère} Brigade. Aussitôt la 2^e se porte en avant et dirige sur les deux fermes. L'ennemi un feu d'artillerie qui, très nourri, venant de gauche et de droite et en face, avait des positions qui dominaient dans la vallée. Pour ce combat il n'y avait que la division de V^{eurs} et 4 compagnies de francs-tireurs. Cette position était assez dangereuse pour nous, le chemin de fer, la route, et la Moselle

⁵ Des ballons postaux ont été envoyés entre le 5 septembre et le 4 octobre 1870.

descendaient dans la vallée et l'ennemi avait ramené de grandes forces, crainte d'une sortie malgré les forces qu'ils avaient, nous les avons repoussés en arrière des fermes environ 4 kilomètres de Ladonchamps. L'ennemi, voyant l'impossibilité de garder ces positions, ont mis le feu aux granges. Par suite de notre affaiblissement, il devenait de plus en plus difficile à conserver, on n'était pas même soutenus par l'artillerie.

La nuit est arrivée, on a fait sonner la retraite par le clairon, que l'ennemi a bien entendu, toutes les masses se sont levées et ont assailli, plusieurs feux de peloton, beaucoup d'hommes en ont été victimes.

Cette fantaisie du M^{al} Bazaine a fait perdre 8 à 900 hommes. Rentrés au camp vers les 10 heures du soir.

Le 12 8^{bre}, la ration a été réduite à 0 K, 200 grammes de pain mais la ration de viande serait portée à 1 kilog par homme. On était obligé de manger cette viande sans sel, sans pain et pas même de légume. Défendu d'aller à Metz et des gendarmes à chaque porte de la ville. Beaucoup de personnes ont supposé qu'il y avait des vivres. [Mot illisible] le jour où nous avons mangé du cheval on ne donnait pas de sel comme qu'il n'y en avait pas.

Le 22, on nous a dit qu'il n'y avait plus rien à donner qu'une ration d'eau de vie et ¼ de vin.

Le 28 8^{bre}, capitulation. À cet effet, on nous a donné du blé en grain et l'amidon, et beaucoup de soldats ont risqué leur vie pour aller chercher des pommes de terre hors des lignes.

Le 29, triste et fatale journée qui a décidé du sort de la France, que je n'oublierai jamais. Les plus durs ont frémi du deuil de la France etc.

À 10 heures du matin, partant pour rendre les armes au fort de Plappeville, mais la rage que chacun avait, on n'a pu empêcher les hommes de se venger autrement, de détruire ou de briser les armes ou les lançaient dans les fossés. C'était un spectacle navrant de voir les routes ou fossés parsemés de cartouches ou de munitions de guerre, en étaient remplis. Se joint à ces funérailles un temps sombre et pluvieux. À 1 heure, nous rencontrons aux portes de la ville, plusieurs officiers d'état-major prussiens et ils nous ont dirigés sur Arc-sur-Moselle [Ars-sur-Moselle]. Ils occupaient les forts depuis 11 heures du matin. Pendant tout le temps du défilé, l'armée prussienne était sur les armes. Arrivée au camp qui nous était destiné au milieu de l'armée prussienne, à 6 kilomètres de Metz. On a fait des distributions de vivres.

Le 30 8^{bre}, partis à 11 heures du matin au milieu d'un cordon de baïonnettes. Environ deux heures plus loin, tournant sur la gauche de Metz, arrivée à la ferme St-Thiébaud où nous avons trouvé des revendeurs de pain très cher (5 fr. 3 Kilog.).

Le 1^{er} 9^{bre}, partis pour Ars [mots illisibles] dans un bas-fond près d'une forêt de bois, toute la nuit on a fait du feu. Grand nombre de revendeuses qui apportaient pain, viande, fromage, tabac ainsi que d'eau de vie, tout très cher, principalement le premier jour.

Le 7^{bre}, embarqués pour la voie de chemin de fer à Courcelles-lès-Metz. La position dans laquelle nous renfermaient les Prussiens n'était pas aimable. À 8 heures du soir, le train part, le 8 arrive à Sarrebruk à 1 heure du matin 1/4 d'heure d'arrêt, gare démolie depuis le commencement de la guerre. Arrivée à Meingerbruk [Zweibrücken ?] à 9 heures du matin, où nous avons déjeuné avec du riz et une portion de bœuf. Ils avaient disposé de longues tables à cet effet. Une foule de monde était venue nous voir. 1 heure d'arrêt, arrivée à Mayence à 9 heures du soir, 10 minutes d'arrêt, personne n'est descendu et nous avons vu des prisonniers français qui se promenaient. Traversé le Rhin, fleuve très conséquent ayant environ 8 à 900 mètres de largeur et le pont d'une construction remarquable.

Le 9, passé à Frankfort-sur-le Main, à minuit changé de voie pour aller à Dresde. Passé à Erfurt, arrivé en cette ville à 10 heures du matin, pris le café. Une partie du régiment reste dans cette ville. 1 heure d'arrêt, parti pour Leipsic où nous avons eu du riz et du bœuf.

10 9^{bre}, arrivé à Dresde à 4 heures du matin, on nous conduit aux baraques de Nouveau-Pont où etc.

Commencé le 29 7^{bre} février 1867,

Fin le 1^{er} 7^{bre} mars 1871 ⁶

Grangeon Élie

État de la dépense journalière durant la semaine

Lundi : riz ou pomme de terre
Mardi : vermicelle ou pomme de terre
Mercredi : millet – id.
Jeudi : pois – id.
Vendredi : lentille – id.
Samedi : haricot- id.
Dimanche : pomme de terre
(Pour en finir, ce n'est que de pomme de terre)

M. G. M. L. 62 A. L. S. 1871

Léoncel

⁶ Le retour des prisonniers d'Allemagne a commencé fin mars 1871, pour s'achever en août.

Campagne

1870 et 1871

Appartenant à Monsieur Grangeon au 4^e Régiment de Voltigeurs de la Garde Impériale Prisonnier de guerre à Dresde (Saxe)

Fait le 22 mai 1870⁷

⁷ L'auteur a écrit « 1870 » mais cette date ne peut être exacte : il faut sans doute lire 1871 (le document « MM, vous me pardonnerez... » semble daté du 21 mai 1871).

Mémoire

Des villes, étapes et campements durant la campagne.

22 juillet – Départ de Versailles à 4 heures du matin. Devant la gare rive droite une foule de monde nous disait adieu.

23 juillet – Arrivée à Nancy à 4 heures du matin, traverser la ville, arriver au camp de la Tomblaine. 1^{er} campement sur les bords de la Meurthe.

Pendant notre trajet de Versailles à Nancy, grandes acclamations par les habitants des villes de Meaux, Sernay [Épernay ?], Châlons, Bar-le-Duc, Commercy et Toul, qui s'étaient portés sur la voie distribuant du pain du vin et des cigares.

24 juillet – Au camp de Tomblaine.

25 juillet – Départ du camp à 6 heures du matin, journée accablante par une forte chaleur ; soit des hommes tombant dans les fossés, n'étant pas faits à la fatigue ni habitués à porter de si lourdes charges.

26 juillet – Arrivée à Pont-à-Mousson à 6 heures du soir.

27 juillet – Arrivée à Metz à 7 heures du soir entrée par la porte supérieure, une foule de monde sur notre passage, traversé la ville, place *Léonidas*, place du palais de Justice, rue des Ponts des Morts, porte de France, et enfin aller camper sur les promenades qui longent la route de Longeville [Longeville-lès-Metz] au Ban Saint-Martin. Cette ville de première ligne bien fortifiée et bien rempardée, et la Moselle qui la traverse permet par le moyen d'une digue construite à cet effet de remplir les remparts d'eau sur trois tours de fortification ; elle possède en outre cinq principaux forts : Saint-Julien, Queulen, Plappeville, Saint-Privat et Saint-Quentin, le dernier et par sa position le plus conséquent. Cependant aucun de ces forts n'était fini ni armé à notre arrivée. Premier présage du désastre qui nous menaçait. Campement ensuite au fort St-Quentin.

27 juillet – au 5 août au même camp de Metz.

6 août – Départ de Metz à 6 heures du matin, traversant la ville sortant par la porte des Allemands, toute la garde arrivant à Volmerange à 9 heures du soir, entre hésitations et mauvaise opinion sur l'insuccès de la campagne nous faisant en quelque sorte battre en retraite en quittant la route de Boulay [Boulay-Moselle] pour aller prendre celle de St-Avold.

6 août – Arrivée à Courcelles-Chaussy à 7 heures du soir par une pluie battante. Campé sur un coteau cultivé jusqu'au sommet et transplanté de vignes ou de belles forêts.

7 août – ~~Arrivée à Courcelles-Chaussy à 7 heures du soir~~

Arrivée à Longeville [Longeville-lès-Saint-Avold] à 2 heures de l'après-midi, campé sur un coteau très escarpé et à 8 kilomètres de St-Avold. À 5 heures du soir levée des camps par mesure de précaution ou par crainte, il faut aller recamper sur le sommet

du coteau, disposition prise par l'artillerie en se plaçant en batterie connaissant l'approche et le mouvement de l'ennemi qui après les rapports des espions ont dit avoir devant nous près de 150 000 hommes des troupes prussiennes qui étaient cachés dans une vaste forêt que nous apercevions très bien environ 6 kilomètres devant nous. On a même craint, n'étant que 3 000 hommes, être enveloppés par deux corps ennemis marchant sur nos flancs, d'accord avec celui que nous avions en face. À une heure du matin, nous avons eu une fausse alerte. Cependant on a vu un peloton de uhlans qui venaient en éclaireurs, mais il faut croire que cette avant-garde de l'ennemi a fait quelque chose, car on nous a fait battre en retraite à 4 heures du matin et de ce moment nous avons continué à nous replier sur Metz ce qui a occasionné un ~~grand~~ découragement dans l'armée.

9 août – De retour à Courcelles-Chaussy à 11 heures du matin. Pendant ce trajet l'ennemi marchait sur nos talons, car on craignait une surprise on a fait déployer un bataillon en tirailleur par brigade sur la droite de la route et le régiment de chasseurs à cheval de la garde s'est porté en éclaireur à 1 kilomètre environ sur notre droite fouillant les bois et les bas-fonds. En rentrant dans le village de Courcelles, les habitants étaient dans une profonde tristesse car ils prévoyaient déjà les grands malheurs qui les menaçaient. Changer de camp et aller à Silly [Silly-sur-Nied] à 4 kilomètres. Passage de l'Empereur venant de Metz et allant à Courcelles.

10 août – Même campement à Silly.

11 août – Départ de Silly à 3 heures du matin pour le 1^{er} bataillon pour aller en reconnaissance, et à peine avait-il quitté le camp qu'il a rencontré le général Bourbaki qui lui a dit de se diriger vers le village de Montmorency, par où la colonne devait passer, et où nous sommes en effet arrivés à 6 heures du matin par une pluie battante et de boue à ne pouvoir s'en sortir, étant obligés de passer par des terres labourées ou par des petits chemins vicinaux. Enfin arrivés à ce village, c'était un spectacle à fendre les cœurs aux plus endurcis. C'était une émigration générale ou pour mieux dire une fuite. La rue était remplie de toutes les charrettes de labour où étaient entassés pèle et mêle des provisions de nourriture de toute espèce ainsi que des matelas, couvertures et autres accessoires de mobilier. Tout le monde était en pleurs, des familles entières étaient montées sur des voitures les femmes recouvraient de leur mieux leurs petits enfants qui poussaient des cris de désespoir la [illisible] Les maris, ou les vieillards qui se [illisible] et ne voulaient pas quitter leurs demeures et quand chacune des voitures se mettait en route se dirigeant vers Metz, c'était des adieux déchirants où se mêlaient des cris perçants des voix d'enfants. En joignant à ce triste tableau le passage de la colonne toujours par une pluie torrentielle, les hommes trempés et remplis de boue jusqu'à la ceinture, marchant la tête basse, sombres et silencieux, on pourra se faire une petite idée de ce triste passage où nous a emmené les fléaux de la guerre. Cette journée est pénible pour l'armée. Passé le village de Montmorency et allant à Borny à 6 kilomètres de Metz.

12 août – Au 13, même campement à Borny.

14 août – Levée du camp à 3 heures du matin sans ordre de marche, mais à 11 heures grand mouvement de troupes pour les dispositions d'attaque (de la bataille de Borny) qui a commencé à deux heures et s'est finie à huit heures, 6 kilomètres en avant de Metz en face le fort Queulen, l'action de nourrir un feu incessant à volonté et qui très souvent entre coupe le craquement des mitrailleuses et parfois le feu de

bataillon qui partait toujours du centre de la ligne ~~que l'ennemi cherchait à protéger~~. La Garde dans cette mémorable journée a pris peu de part à cette affaire, si ce n'est les Grenadiers qui ont donné vers cinq heures, et l'artillerie qui pour exemple leur a donné le coup de grâce, et on s'est emparé des positions qu'il occupait. L'ennemi étant en force considérable ne put être arrêté sur notre gauche et s'est glissé dans la direction de Saint-Julien pour entourer l'armée à Metz. Ce mouvement de la part de l'ennemi a été la cause que nous avons marché toute la nuit en traversant Metz pour venir faire face [illisible] la position qu'il avait choisie avant le village de Longeville.

15 août – Arrivée à Longeville à 4 heures du matin. Vers huit heures, il y eut une grande agitation dans les camps causés par cinq à six coups de canons que l'ennemi avait tiré entre la gauche de notre régiment et 10^e de ligne et il y a eu même un commandant et un capitaine de blessés étant sous la tente. À 10 heures, tout le camp a été saisi par une grande détonation produite par une mine pratiquée pour le chemin de fer, vu l'approche de l'ennemi qui était aux portes de Metz. Cet incident a été suivi par l'arrestation d'un général ~~prussien~~ qui se disait d'Angleterre et qu'il voulait parler à l'Empereur. Il a été désarmé et conduit auprès l'état-major mais il est repassé un instant après accompagné du Maréchal Bazaine. Immédiatement après, les bagages de l'Empereur sont passés. Aussitôt après, levée du camp et vers midi on s'est mis en route pour aller occuper une autre position du côté du fort Saint-Quentin où nous sommes arrivés vers 6 heures du soir. Une heure après, relevé du camp, aller camper de l'autre côté de la route de Gravelotte qui conduit à Verdun une grande quantité de bagages.

16 août – Bataille de Gravelotte. Levée du camp à trois heures du matin, commencé le mouvement à cinq heures, descente à pied dans une colline et enfin arrivée à six heures au-dessous des jardins du village de Gravelotte où nous avons fait la soupe. Vers 8 heures bruit d'attaque, l'ennemi ayant approché jusque dans le camp du 14^e régiment d'artillerie qui était à abreuver les chevaux.

À 9 heures, plusieurs généraux et officiers d'état-major se dirigent sur plusieurs points à fond de train de cheval et donnent les ordres de mouvement à exécuter aux chefs de corps. Vers dix heures, premiers coups de canon dans la direction de Bouzonville en avant du village de Gravelotte. Grand mouvement de troupes se portant en avant.

L'action s'engage sur la gauche dans le versant d'une colline entre deux bois. Les mitrailleuses font éprouver de grandes pertes à l'ennemi qui voulait pénétrer dans le bois que nous avions à notre gauche et par ce moyen nous prendre par les flancs mais ils ont renoncé, des pelotons entiers étaient massacrés à proportion qu'ils débusquaient du bois. La fusillade commence aussi à se faire entendre. Se mêle le grondement du canon qui a déjà pris une plus grande extension et porte du désordre dans les rangs. À 8 heures, charge des cuirassiers de la Garde et des Lanciers et Dragons contre 8 à 10 régiments de cavalerie ennemie. Détonations et fracas des caissons, engagement de la division des Grenadiers et vers 3 heures mort en héros du colonel du 3^e Grenadier tué le drapeau à la main suite d'une 5^e blessure⁸. Crosse en l'air par l'ennemi, balles explosibles. Pendant ce temps la division des Voltigeurs avait été employée à garder les abords d'un bois, mais à 4

⁸ L'auteur écrit « 6^e blessure » dans le premier récit (page 7).

heures reçoit l'ordre de marcher en avant après s'être engagée à son tour à tirailler environ 1 heure et 1/2 ou 2 heures. Voyant la ténacité de l'ennemi, ordre de marche à la baïonnette afin de les débusquer des avantageuses positions qu'ils occupaient, et en battant la charge qu'il s'est lancé au pas gymnastique à travers une pluie de bombes, d'obus, de balles et de mitraille, qu'on est parvenu à repousser l'ennemi et s'emparer des positions qui lui avaient été désignées. Enfin l'ennemi était repoussé de tous les côtés, et la nuit arrivée, nous étions maîtres des positions sur tous les côtés. C'était une belle page de plus ajoutée dans l'histoire pour les armes des Français.

Tout n'était pas fini, il fallait aller ramasser ceux qui avaient été victimes de cette mémorable journée. Or donc, une section a été désignée, et là où on a pu voir juger des horreurs de la guerre. Tantôt on en ramassait un qui n'avait plus qu'une jambe et noyé dans une mare de sang. Tantôt c'était un autre qui avait la figure emportée par ces éclats destructifs de ces atroces engins de guerre et qui poussait des cris lamentables. D'autres qui, par suite de cruelles souffrances qu'ils éprouvaient, demandaient à grands cris qu'on achève de les tuer. Hélas ! Cette corvée a été plus douloureuse et plus pénible que la fatigue et les souffrances que l'on avait eues à supporter pendant toute la journée, et m'a laissé au cœur de tristes et douloureux souvenirs. Enfin vers 2 heures du matin, nous avons fini cette pénible œuvre à notre grande satisfaction et nous sommes allés bivouaquer avec le reste du régiment sur le champ de bataille. Départ du bivouac à 9 heures du matin, quittant les positions nous repliant sur Metz. Arrivée sur les hauteurs du fort St-Quentin près le village de Lissy à 11 heures. 4^e bataillon du 3^e régiment de Grenadiers parti avec l'Empereur par la route de Verdun.

18 août – Même campement pour le régiment au fort St-Quentin.

Grand combat pour le 4^e corps qui s'était trop laissé approcher et surprendre par l'ennemi qui était en force considérable. L'artillerie a encore joué un grand rôle dans cette mémorable journée. Voyant l'impossibilité de repousser l'ennemi, beaucoup de troupes avaient épuisé leurs munitions. La 1^{ère} brigade de la division de Voltigeurs a été envoyée ainsi que l'artillerie, mais trop tard car l'ennemi s'était emparé des avantageuses positions qui donnaient les abords des villages de Châtel-St-Germain et emparé du village de St-Privat où l'action a été la plus acharnée. Ainsi par ce succès quoiqu'il ait éprouvé de grandes pertes, l'ennemi a pu terminer son œuvre de blocus. Aussi depuis ce jour, les communications ont été interrompues pour l'armée et la ville de Metz.

19 août – Partis à onze heures du matin pour aller occuper des positions dans le bois de St-Privat sur les hauteurs de Châtel-St-Germain, de 200 à 300 mètres de l'ennemi. Dans ce mouvement le fort St-Quentin a tiré sur nous. Un parlementaire ennemi est venu. Monsieur Pieron, capitaine adjudant major au Régiment, a été le reconnaître etc.

Départ de ces positions à 4 heures du soir au même campement. Mais sitôt arrivés nous avons reçu l'ordre de partir pour aller camper devant les forts où nous sommes arrivés à 4 heures du matin. C'était le dernier campement que nous avons fait devant Metz jusqu'à la capitulation.

20 août – au vingt-six, même campement.

27 août – Levée de camp à 8 heures du matin pour aller sur le fort St-Julien mais, au moment où nous traversons la Moselle, nous avons reçu l'ordre de faire demi-tour au même camp, par une pluie de déluge.

27 août – au 31, même campement.

31 août – Partis à 10 heures du matin pour nous diriger sur le fort St-Julien où nous sommes arrivés à 2 heures de l'après-midi (préparatifs d'attaque). Commencé à trois heures et l'ennemi repoussé du village St-Barbe et par conséquent bientôt nous sommes rendus maîtres des positions. L'action s'est terminée à 9 heures du soir et nous avons bivouaqué sur les lieux.

1^{er} septembre – Grand mouvement de troupes à 4 heures du matin, brouillard dans les collines, outre cela le temps clair [illisible] Commencé à cinq heures, belle journée, et belle position des deux côtés. Forte canonnade commencée a fait dissiper le brouillard. Vers les 7 heures, on apercevait distinctement l'ennemi qui, cette fois encore les mitrailleuses ont fait éprouver de grandes pertes à l'ennemi. À 8 heures, la fusillade ronflait plus fort sur toutes les lignes et une division de cavalerie s'apprête à charger. Ceci continue jusqu'à dix heures et l'ennemi était encore repoussé. On ne sait par quel ordre, vers onze heures, le feu a cessé sur toutes les lignes de part et d'autre. Immédiatement les troupes sont rentrées chacune dans l'ancien camp en se retirant par la route de Boulay. Si ce jour-là on avait continué à combattre, on aurait pu empêcher la marche de l'armée du prince Frédéric-Charles qui marchait sur Sedan. Et la face des affaires aurait pu changer. Mais c'était écrit, etc.

2 septembre – au 16, même campement au camp devant les ponts. Le cinq, première distribution de viande de cheval. Jusqu'à la capitulation, nous avons mangé environ 40 000 chevaux pendant le blocus dont ¼ sont morts de faim. Pluie continuelle, inondation des camps. Le 14, départ du premier ballon postal de Metz.

16 septembre – Par suite d'inondation, changement du camp pour le régiment seul, qui est allé sur un coteau à 10 minutes plus loin. À partir de ce jour, les vivres nous ont manqué, aussi on nous passait tous les jours la revue ainsi que des munitions par suite d'une pluie continuelle qui ne cessait de tomber nous avions aussi exercice tous les jours qu'il faisait beau dans les vignes cause du raisin. Etc. etc. etc.

17 septembre – au 7 octobre, même embêtement et la faim commençait à se faire sentir, car le vingt-quatre O^{bre} la ration de pain avait été réduite à 0 K, 200 grammes et le cinq octobre, on nous a donné du pain avec du son.

7 octobre – à 9 heures du matin, la marche de la division se fait entendre et aussitôt on donne l'ordre de se tenir prêt à partir, de laisser les tentes montées, et que les cuisiniers resteraient au camp. Enfin 9 h ½ arrivent, nous nous mettons en route sans [illisible] et nous arrivons à 10 h ½ au village de Voippy [Woippy], disposition d'attaque, derrière nous un grand nombre de voitures pour enlever le fourrage qui se trouvait aux fermes des petites et grandes Tappes qui se trouvaient dans la vallée de la Moselle sur la route de Thionville, point sur lequel nous devons nous diriger. À 11 heures, premier coup de canon et aussitôt après attaque du château de la Donchamp [Ladonchamps] par la 1^{ère} brigade qui a été enlevé sans coup férir, aussitôt la 2^e brigade a reçu l'ordre de se porter en avant et se diriger sur les deux

fermes. À ce moment l'ennemi a ouvert un d'artillerie qui très nourri venant de droite et de gauche et en face où ils occupaient des positions bien avantageuses qui dominant la vallée et nous ont fait éprouver beaucoup de pertes. Pour cette manœuvre, il n'y avait que la division des Voltigeurs de commandée avec 4 compagnies de francs-tireurs pour exécuter ce coup de [illisible] il ne croyait pas que cette affaire aurait pris autant de conséquences et qu'il se serait trouvé devant des forces aussi considérables mais cette position était trop dangereuse pour l'ennemi car le chemin de fer, la route, et la Moselle descendaient cette vallée. C'est pourquoi l'ennemi avait ramassé de grandes forces de crainte qu'on tente une sortie. Cependant ces masses n'ont pu arrêter l'élan de cette division qui a repoussé l'ennemi en arrière des fermes qui se trouvaient à environ 4 kilomètres du château de Ladonchamps. Les poursuivant et l'abordant à la baïonnette, manière également employée pour les déloger des dites fermes. L'ennemi ayant l'impossibilité de garder ces positions, s'est empressé de mettre le feu aux fourrages qui se trouvaient aux abords des fermes, mode de destruction employé par lui quand il se voyait repoussé.

Par suite de notre affaiblissement ~~tandis que avant~~ l'ennemi avait toujours du renfort et il nous devenait de plus en plus difficile de conserver les positions que nous avions si hardiment enlevées, n'étant même pas soutenus par une pièce d'artillerie. La nuit est arrivée et il a été facile à l'ennemi de nous envelopper dans les faibles embuscades que nous occupions et ne pouvant retirer aucun résultat du glorieux succès obtenu jusqu'alors. Cette sortie n'avait pas été faite pour faire une trouée, on a dû prendre une détermination. Le ~~moment n'était~~ mouvement étant précieux on a fait sonner la retraite. À cette sonnerie que l'ennemi a bien entendue, toutes les masses se sont levées, ont assailli de plusieurs feux de peloton qui beaucoup d'hommes sont été victimes et ce serait difficile à écrire dans cette campagne.

Quand on a été hors de portée de l'infanterie, c'était l'artillerie qui finissait ravager ceux qui la petite réserve qu'on aurait dû ménager car on ne cherchait à soutenir une retraite étant si peu nombreux. Cette fantaisie du M^{al} Bazaine nous a fait perdre près de 8 à 900 hommes - Belle distraction - nous sommes rentrés au camp vers les 10 heures du soir.

8 octobre – au 29 même campement. Le 18, prévenus qu'on ne toucherait plus de vivres de campagne mais que la ration de viande serait portée à 1 kilog. de viande de cheval par homme et nous étions obligés de manger cette viande qui au lieu de nourrir, etc.

N'ayant ni pain ni sel, et même pas de légumes pour enlever le goût fade malgré la faim vous répugnait et ne faisait avec ça que d'affaiblir car les chevaux étaient pires que nous étaient attachés à la corde mais on ne leur donnait rien à manger. Aussi le matin il en tombait quelqu'un de faiblesse pour ne plus se relever. Avec ça nous avions une pluie continuelle et nous était défendu d'aller à Metz et des gendarmes étaient placés à chaque porte à cet effet, mais les officiers ne s'en privaient pas, ils étaient toute la journée, car la plupart des hommes à peine ils tenaient debout et beaucoup commençaient à avoir des figures cadavériques ~~et dire qu'on~~. Beaucoup supposaient qu'il y avait des vivres dans Metz « Ho ho Bazaine que de maux tu nous fais souffrir etc. »

28 octobre - à l'arsenal de Metz, veille de la capitulation et en effet on nous a donné du blé en grain et de l'amidon. La faim commençait à faire son jeu. Il y avait des hommes qui allaient risquer leur vie en allant jusqu'aux lignes ennemies pour chercher des pommes de terre. Certains soldats se sont fait prendre en se fiant sur l'ennemi qu'on croyait que c'était des Polonais et ont succombé dans ces risques aventureux.

29 octobre – Jour de la capitulation.

Triste et fatale journée qui a décidé du sort de la France et qui restera à jamais dans mon cœur, car les hommes les plus durs et les plus terribles ne pouvaient résister au deuil dont la France se recouvrait dans une seule journée. Enfin à 10 heures du matin, nous portant pour rendre les armes que nous devons porter au fort Plappeville, mais la douleur et la rage que chacun portait dans son cœur n'ont pu empêcher les hommes ne pouvant se venger autrement de détruire ou briser les armes qu'ils jetaient dans les fossés, dernier adieu et par ce moyen s'éviter la honte de les remettre dans les mains de l'ennemi. C'était un spectacle navrant de voir les routes parsemées de cartouches et autres munitions de guerre, les fossés remplis de fusils et d'équipements militaires. On ne voyait que le triste et douloureux tableau des désordres qui frappent la France. Se joignent à ces funérailles un temps sombre et brumeux et une incessante pluie fine qui nous pénètre jusqu'aux os. Les Prussiens occupent déjà les forts (on voit flotter les drapeaux) et la Porte Moselle. Nous rentrons au camp pour prendre nos sacs et nous sommes repartis vers une heure pour finir de voir s'accomplir la lâche œuvre du perfide Bazaine. Nous rencontrons à la sortie de la ville quelques officiers d'état-major prussiens et nous dirigent sur Arc-sur-Moselle [Ars-sur-Moselle]. Pendant tout le temps du défilé, l'armée prussienne qui était sur les côtés était sous les armes. Nous arrivons enfin au camp qui nous était destiné et nous campons au milieu de l'armée prussienne à 6 kilomètres de Metz. Après notre arrivée, on a fait des distributions de vivres, car à peine si nous tenions debout puisque depuis 12 jours nous n'avions plus touché de vivres que la viande de cheval aussi beaucoup d'hommes sont morts dans la nuit pour s'être trop chargé l'estomac n'étant pas habitués à se bourrer et à tant manger. Nous avons avec ça une pluie continuelle qui a transformé notre camp en une plaine de vase.

29 octobre – Partis à 2 heures de l'après-midi ~~pluie~~ la ferme St-Thiébaut, pluie et boue par-dessus le cou. Arrivés à 7 heures du soir au camp d'Ars [illisible] campé dans un bas-fond près d'un bois où toute la nuit c'était comme des bucherons qui abattent une forêt. En effet le lendemain la moitié de la forêt était par terre, aussi pendant toute la nuit et le reste du temps que nous y avons passé, on s'est bien séché et chauffé car on faisait un très bon feu. Ça nous a bien servi car il gelait d'assez forte gelée. Grand nombre de revendeuses qui portaient du pain, du fromage, de l'eau de vie et du tabac mais qui vendaient trop cher et les officiers prussiens les ont fait partir.

30 octobre – Vous me pardonnerez, j'oubliais de parler du 30. Partis à 11 heures du matin, mais alors au milieu d'un cordon de baïonnettes prussiennes pour aller occuper un autre camp environ 2 heures plus loin, mais tournant sur la gauche de Metz et sommes enfin arrivés au camp de la ferme St-Thiébaut à 3 heures de l'après-midi toujours par une pluie battante et distribution aussitôt arrivée, première revendeuse qui vendait le prix très cher pain de six livres 6 francs.

1^{er} novembre – Au 7, restés dans le camp. Impatience de tout le monde d'embarquer par chemin de fer pour une ville quelconque, la position dans laquelle nous renfermaient les Prussiens n'était pas aimable.

7 9^{bre} – Partis de Courcelles-lès-Metz à 9 heures du soir où nous devions embarquer mais nous ne savions pas pour quelle destination. Enfin nous nous embarquons et à 8 heures le train part et nous voilà en route renfermés dans des wagons à bœufs. Arrivés à Sarrebruck à 1 heure du matin, ¼ d'heure d'arrêt, gare démolie depuis le commencement de la guerre.

8 9^{bre} – Nous étions attendus à *Meingerbruk* [Zweibrücken ?] où nous sommes arrivés à 9 heures du matin. On avait préparé le déjeuner, il commençait à être temps car le ventre commençait à coller au dos. On avait disposé de longues tables à cet effet et on nous a servi une gamelle de riz et une portion de bœuf, le tout était bon et ça se comprend quand on a faim. Il y avait une foule de monde qui était venue pour nous voir tout près. 1 heure d'arrêt, le train s'est remis en marche pour Mayence où nous sommes arrivés à 5 heures du soir. Le train n'a arrêté que 5 ou 10 minutes et personne n'est descendu. Nous avons vu des prisonniers français qui se promenaient et beaucoup de monde qui s'était porté sur la voie pour nous voir passer. Remis en route et passé le Rhin, fleuve très conséquent ayant environ 800 à 1 000 mètres de longueur et le pont d'une construction remarquable. Après avoir dépassé le pont, il y avait un grand [mot rayé illisible] de [mot rayé illisible].

9 9^{bre} – Passés à Francfort-sur-le Main à minuit, changé de voie pour aller à Erfurt. Arrivés à cette ville à 10 heures du matin, pris le café dans de grandes gamelles en terre. Provisoirement à cet effet, une partie du régiment resté en cette ville 1 heure ½ d'arrêt, parti pour Leipzig où nous sommes arrivés à 2 heures du matin, encore du riz et du bœuf. 11 heures d'arrêt, enfin repartis.

10 9^{bre} – Arrivés à Dresde à 4 heures du matin. Après que chaque officier a eu composé sa compagnie, on nous a conduit à notre baraquement, c'est-à-dire aux baraques du Nouveau-Pont où nous avons eu encore un mois de beau temps, et tous les jours il y avait une foule de curieux qui venaient nous voir car la route passait devant le grillage en bois qui fermait la cour. Quant à notre arrivée, une pailasse, un traversin en paille et deux ½ couvertures en laine à chacun, de plus une serviette qu'on nous changeait tous les 15 jours. Quant à la nourriture, nous avions du pain noir et mauvais qui pesait 4 livres ou 2 kilog. et tous les quatre jours. De plus nous avions le café ou du marc bouilli tous les matins et toujours sans sucre.

----- Dépense journalière de la semaine.

Lundi – riz, pommes de terre. Mardi – vermicelle, pommes de terre. Mercredi – millet aux pommes de terre. Jeudi – pois et pommes de terre. Vendredi – lentilles, pommes de terre. Samedi – haricot et pommes de terre. Dimanche, pommes de terre. Et pour en finir, ce n'est que pommes de terre. Avec cette nourriture mal préparée, il a fallu aller tout l'hiver au travail où beaucoup d'hommes ont eu les pieds gelés et les mains. Pour quant à moi je n'en jamais [illisible].

Débordement de l'Elbe (le 22 février 1871).

Les baraques des prisonniers français établies sur les bords de ce fleuve sont submergées. Deux prisonniers ayant été oubliés dans les cachots ont été trouvés noyés le lendemain. La nation allemande prouve encore une fois la sollicitude envers les prisonniers.

23 février. L'indignation et la vengeance me dictent ces quelques lignes.

Cinq malheureux prisonniers ayant tenté de s'évader ont été malheureusement repris à la frontière. Ils les ont ramenés vers 4 heures à notre baraque et en attendant la nuit pour les conduire en prison, on les a attachés et liés à des arbres. Ces pauvres camarades étaient tellement serrés qu'ils avaient de la peine à respirer. Les cordes qui passaient autour de leurs mains entraient dans la chair. L'extrémité de ces dernières, par suite de l'interruption de sang, était devenue noire comme de l'encre. Je ne pense pas que les sauvages mettraient autant de barbarie pour faire souffrir leurs ennemis que les Allemands vis-à-vis de nous pour nous faire subir une punition.

Je vous dirais que je me suis trouvé dans les mêmes conditions. Je m'étais échappé de la baraque pour me sauver ; étant en ville, je trouvais un jeune homme de 25 ans qui parlait un peu le français, qui se chargeait de me faire partir. C'était un samedi à 2 heures de l'après-midi, je vais avec lui à sa pension où nous [illisible] à diner. Après avoir fini de manger, nous prenons le café, une bouteille de bière, nous nous disposons à rentrer chez lui pour y passer la nuit et partir le lendemain, habillés en civil, et le jeune homme nous accompagne. Je vous dirais que je n'ai pas eu de chance, en partant de sa pension pour nous rendre chez lui, un sergent-major prussien m'arrête. Il était 6 heures du soir, me demande si j'avais une permission. Je lui réponds que oui, nous marchons toujours, faisant semblant de me fouiller car je n'avais pas de permission ([illisible] baraque) je le repousse de suite mais mon civil a eu peur, s'est sauvé, ne restant plus que moi seul avec mon Prussien, je ne voulais pas le suivre. Immédiatement, il donne un coup de sifflet et les voilà réunis 6 autour de moi, je suis donc obligé de les suivre, me conduisent au poste de garde qui était tout près de nos baraques. La nuit se passe assez bien.

Reçu le lendemain matin, on me ramène à ma compagnie et à 8 heures, pour préparer mon sac et attendre le rapport et j'ai eu beaucoup de chance de ne pas être attaché en attendant ma punition. L'ordre arrivé à midi, j'avais 7 jours de forteresse, bien recommandé de n'emporter ni tabac, ni allumettes, ni couteau. Le temps était froid et beaucoup de neige. 3 heures arrivent, il faut partir, je serre la main à tous les camarades et je me rends à la forteresse à 7 kilomètres de la ville accompagné de deux Prussiens aux fusils chargés. J'arrive vers 9 heures à la forteresse, on me fait entrer au bureau. L'inspecteur me fouille mais je n'avais rien, seulement mon pain avec moi. Aussitôt on me conduit dans une cellule et on me ferme la porte à clef et un gros [illisible] de suite. Il faisait noir à n'y pas voir, d'autant que j'entends une voix qui me parle, c'était un garde mobile qui venait de rentrer il y a une heure pour la même cause que moi. Nous nous couchons par terre sans couverture, rien pour nous couvrir. Comprenez que c'était triste et tout en sommeillant nous disions : barbares de Prussiens, notre tour viendra – pour nous venger il faut l'espérer. Et pour quant à la nourriture, on nous en donne tous les 4 jours, c'est-à-dire des pommes de terre cuites à l'eau et pendant les 3 autres jours,

au pain sec et une livre par jour. Il fallait se contenter à son pain qui est très noir. Voici de la manière dont on nous a traités durant notre captivité.

Grangeon Élie

Fait le 2 [?] mars 1871

MM. vous me pardonnerez les fautes que j'ai mises ci-dessus, ceux qui me connaissent. Vous voyez que je suis dans le rôle d'un notaire [mots illisibles] ni même [mots illisibles] le sang d'un prince. Je suis simplement un petit [8 phrases illisibles]...⁹

Fait ce 21 Mai 1871

Signé Grangeon Élie

Je suis libérable le 31 [illisible] 1873

Fermez les guillemets

⁹ Ce paragraphe termine le cahier, après l'ordre du jour du Général Bourbaki. La mauvaise qualité de la photocopie le rend difficilement lisible.

[Ordre du Général Bourbaki]

Les opérations sont commencées depuis quelques jours. Un combat glorieux pour nos armées a été livré par le 1^{er} corps d'armée. Déjà les pertes qu'il avait subies, le chiffre des prisonniers laissés entre les mains du M^{al} Mac Mahon, duc de Magenta, avaient appris à l'ennemi combien il devait compter avec la valeur des soldats français, lorsque des troupes considérables franchissant le Rhin sur un pont de bateaux jeté à la hâte et dissimulé par des obstacles naturels aux regards de tous, débouchent rapidement sur un de nos flancs, transforme la défaite de l'ennemi en un succès chèrement acheté. Le maréchal de Mac Mahon s'est rapidement replié sur Sancerre en bon ordre. Il ne nous a pas été donné jusqu'à ce jour de prendre part à la lutte, notre tour viendra et nous saurons, j'en suis sûr, donner à la France, à l'Empereur, un témoignage éclatant de notre [illisible].

Des succès partiels dus à des circonstances presque fortuites ne sauraient ébranler notre foi dans l'avenir. Vous vaincrez, soldats, parce que vous possédez au plus haut degré les vertus militaires qui font la force d'une armée : l'amour de la patrie, l'esprit du devoir, une entière abnégation, le respect profond de la discipline.

Fortifiez-vous dans ces sentiments, soldats ! Oubliez les fatigues que vous inspirent les mouvements ordonnés sans que vous puissiez en connaître le véritable but. Conservez précieusement vos munitions et vos vivres. Vous vous trouverez ainsi en mesure d'exécuter sans retard toutes les opérations. Bientôt, je l'espère, nous trouverons l'occasion de nous mesurer avec l'ennemi.

Tenez-vous prêts à inaugurer vivement le rôle de la Garde Impériale dans cette campagne.

Soldats !

Ma confiance en vos dignes chefs et en vous est entière. Sous peu, vous acquerrez de nouveaux titres à la reconnaissance de notre chère patrie et du souverain.

Vive l'Empereur ! Vive la France !

Courcelles-Chaussy, le 8 août 1870

Le Général de Division commandant la Garde
Impériale,

Bourbaki

Ordre général

Officiers, sous-officiers, soldats de l'armée du Rhin, nos obligations envers la Patrie est en danger, restons les mêmes, continuons donc à la servir avec la même énergie en défendant son territoire contre l'étranger, l'ordre social contre les mauvaises passions. Je suis convaincu que votre moral, ainsi que vous en avez donné tant de

preuves, restera à hauteur de toutes les circonstances, que vous ajouterez de nouveaux titres à l'admiration de la France.

Ban St-Martin, le 19 septembre 1870

Signé Bazaine

Adieux du Colonel

J'adjure le Régiment de se montrer digne dans son malheur, de songer à la France, de n'avoir d'autre pensée que celle de la vengeance et de préparer son arme, son cœur et son bras. Nos malheurs proviennent de défaut d'ordre et de foi dans l'autorité. Il faut s'inspirer de ces sentiments qui sont la force morale d'un peuple et sans lesquels il ne peut rester debout.

Votre Colonel, en se séparant de vous auxquels il appartenait tout entier, a la mort dans l'âme et le désespoir au cœur, mais il compte sur vous tous pour venger le pays et le relever. Il espère vivre assez encore pour vous y guider. Si on sépare vos officiers de vous, leurs cœurs vous restent à tous et ils battront avec les vôtres, pour la France, alors nous avons tous dit : Adieu, soldats.

Ban St-Martin, le 26 octobre 1870,

Le Colonel commandant le 4^e Régiment de Voltigeurs de la Garde

Signé Ponsard

Ordre du Général Deligny

Officiers, sous-officiers et soldats de la Division des Voltigeurs,

Les lois inexorables de la guerre vont s'appesantir sur nous, de douloureuses épreuves vous sont réservées, ne vous en alarmez pas, demeurez ce que vous avez toujours été, calmes et dignes à la fois, les nécessités de la situation, quelles que dures qu'elles puissent vous apparaître, sachez les supporter et accepter. Envisagez, envisagez bien votre position. Réduits par le manque de vivres et les cruelles souffrances de la faim, vous vous placez simplement sous la garantie des droits qui régissent les rapports des peuples civilisés. D'ailleurs, n'ayant demandé ni faveur ni grâce, vous ne devez rien à la générosité de l'ennemi. Vos chefs soucieux de l'honneur des armes ont songé un moment à tenter l'impossible. Ils y ont renoncé : leur bon sens, leurs devoirs envers vous les ont retenus. Actuellement, toute tentative de ce genre serait, de la part du chef, réputée crime d'insanité. Les éventualités de cette nature ayant été écartées, que reste-t-il à faire ? C'est déportation à l'étranger, et à cette dure condition qu'il faut se résigner. En face d'une situation si pénible, je vous adjure de rester hommes, d'accepter sans sourciller la cruelle infortune et de faire tous vos efforts pour réagir contre elle de toute la puissance de vos vigoureuses et énergiques natures. Votre incontestable valeur, votre attitude

calme et digne, imposeront à l'ennemi tout autant de respect et d'estime pour vous que votre intrépidité lui inspirait de crainte dans les journées des 16 août et du 7 octobre. Vos généraux, tous vos chefs du premier au dernier, partagent votre sort. La même solidarité nous réunit sur la terre d'exil où battent des milliers de cœurs associés au même sentiment de dévouement envers la patrie et de profondes tristesses pour les malheurs qui l'accablent. Attendez donc patiemment le terme très prochain de cette vie de privation et de misère que vous menez ici et quand l'heure du départ aura sonné, quittez avec ordre vos bivouacs, la tête haute et fière, sans forfanterie, comme il appartient à tout soldat qui a le sentiment de la patrie, de sa valeur, et la conscience du devoir dignement accompli. Faites cela, camarades, et vous aurez fourni une belle page pour clore ce moment d'histoire de vos régiments.

Devant les Ponts, le 28 octobre 1870,

Le Général commandant la 1^{ère} Division de Voltigeurs de la Garde

Signé Deligny

Le traître

[Illisible] loin du sacré que tu dois défendre, lâche qui pouvait vaincre, a mieux aimé te rendre, va cœur *wilhemhocke* aux pieds de ton sultan, unit les deux lauriers de Metz et de Sedan, toi le héros, le bandit des plaines mexicaines, tu rêvas, paraît-il, les grandeurs souveraines, tu voulais à ton front ceindre un bandeau royal, sais-tu si tu méritais bien, étant né déloyal, d'être roi ? S'il suffit d'être infâme et parjure, déverser le mensonge et de donner [Illisible], s'il suffit à genoux d'adorer le veau d'or et de ne redouter qu'une chose, la mort, avoir un front d'infâme, le cœur sec et l'air louche en fait de [Illisible] et pour les trahisons l'emportant sur Judas, de livrer son épée et rendre ses soldats, si tout cela suffit pour ceindre une couronne, on te la doit.

Bazaine, à toi plutôt qu'à personne [Illisible] de frère tu pourrais tendre la main aux singes, tu descendrais vers eux par le plus court chemin et ils t'auraient accueilli dans leur sombre tanière, où Guillaume le faux croise et choque le verre avec cet assassin. Donc la France, vingt ans à [Illisible] le poignard égorger ses enfants.

Oh, quels affreux bandits que ces gens de l'Empire, quels autres ces palais et pour chef quel vampire ou quel état-major de traîtres et de vendus, viveurs éhontés, de dettes perdus, quel lupanar affreux de *prinsés-tassés* des garces à blason et de [Illisible] titré que autre de pipeur de démons et de [Illisible] de chacal [Illisible] le budget à pleines [Illisible] de sbire à [Illisible] étant des complices de juges vendus revendant leur justice, mais, pendant que l'orgie où nageaient ces pillards absorbait chaque jour ton sang et des milliards de francs, France chérie autrefois si étoilée, qui conduisait au feu ton armée héroïque, qui menait au combat les hardis bataillons, qui dirigeait tes bras arrachés aux sillons. Canrobert, Frossard, héros de contredanse, De Failly que maintenant fait connaître à la France avec Palikao, dont le poignet ganté sut nettoyer si bien tout un Palais d'Été ¹⁰, et Le Boeuf le sot qui décréta la défaite, organisa la honte et conserve sa tête, tous mais fripons, tous dupés ou dupeurs à loger chez les fous ou bien chez les voleurs. Voilà ceux dont un mot faisait casser vos crânes, pauvres soldats, lions commandés par des ânes, toi, Bazaine, héros de capitulation, toi que les sots prenaient aussi pour lion, tu n'étais que poltron, maître en friponnerie qui n'oses pas mourir pour sauver sa patrie, préfères à l'honneur de l'argent de l'Empereur, la France misérable à tes genoux, râlant.

Les cris de désespoir te réveillant dans l'ombre, elle te suppliait comme un vaisseau qui sombre fait un dernier appel, à la voix du canon, à la voile qui passe et qui fuit à l'horizon, et tu la repousses, épuisée, haletante, tes mains ont élargi la blessure béante à tes bourreaux dont le nom fait horreur, traître, te l'a vendue et l'a frappée au cœur et bien donc, sois maudit et que les jeunes filles, que les hommes des champs et les hommes des villes, que les vieillards assis sur le bord des chemins et les mendiants errants en demandant leur pain, et les petits enfants qui dansent sur la place, et le jour où la mort te trouvera enfin dans les égouts où ta honte avec toi pourrira, puissent tous les Français t'adressant leurs injures, te couvriront de fumier et te noyer dans les ordures.

¹⁰ Le général Cousin-Montauban avait commandé les troupes françaises de l'expédition franco-anglaise de Chine (1860), qui conduisit au sac du Palais d'Été. Il avait reçu le titre de « comte de Palikao », du nom de la bataille décisive de cette expédition.

Parole d'un aumônier

de la Garde impériale

L'histoire dira qu'un César sanguinaire à la tête de 120 000 hommes qu'il avait amollis a osé déclarer la guerre à 1 200 000 hommes parfaitement armés et pleins d'ardeur..... Le commandement d'un corps d'armée pour avoir donné des leçons de vélocipède et que toutes les forces organisées de la France ont été remises entre les mains de l'aventurier dont la jalousie avait préparé le drame de Querétaro¹¹. L'histoire dira qu'un bandit couronné, au lieu d'armer son peuple contre l'Étranger, n'a songé qu'à semer pour lui et qu'après avoir sauvé pour sa part deux cents millions d'économie, il n'a laissé à la France, [illisible] avec des débris d'une couronne profanée, vingt milliards de dettes et le fléau de l'invasion, et maintenant, peuple, instruisez-vous, sachez bien que l'avenir du monde est engagé. Les formidables duels que vous avez sous les yeux, c'est la lutte du passé contre l'avenir, de la force, le droit et l'autorité contre la liberté et vous, habitants des campagnes, efforcez-vous de comprendre, si on vous enlève vos bestiaux et vos voitures après avoir pris vos fils pour les conduire à la boucherie, c'est grâce à l'Empire que vous avez tant acclamé après avoir fermé l'oreille à la voix de ceux qui voulaient vous instruire. Cet homme à qui vous devez vos malheurs, vous croyez peut-être qu'il souffre de vos souffrances en pensant aux ruines qu'il a faites, aux mères et aux Français qu'il a mis en larmes, aux ruisseaux de sang qu'il a fait couler parce qu'il l'avait voulu ?

Non, cet homme habite un château splendide, on lui sert vingt et un plats à table, on se plaît à réunir tous ses généraux pour conspirer avec eux de concert avec nos ennemis, contre la France qu'ils ont vendue. Donc ne votez jamais sans savoir ce que vous faites. Instruisez-vous et sachez, vous montrer citoyens, pour avoir le droit d'être électeur. Les impôts deviendront lourds, il faut s'y attendre. Des hypocrites viendront à vous et vous diront comme la République est bonne mère, au temps de l'Empire tu ne payais que tant, et maintenant tu payes davantage. Répondez-leur avec mépris : retirez-vous Satans, si nous payons si cher, c'est que nous acquittons la note des orgies de l'Empire. Encore vingt ans de ce règne infâme, qu'arrivera-t-il ? Je n'en sais rien mais mon âme se refuse à pleurer le désastre de Sedan. César triomphant à la tête de ces maréchaux, c'était son despotisme affermi pour de longues années, encore César captif et lâche. C'est l'Empire devenu impossible grâce au dégoût qu'il inspire à la France reprenant possession d'elle-même. Bénissons donc nos faits qui nous ont voulu la liberté en organisant les victimes qui nous rendront l'honneur avec l'indépendance. En se demandant peut-être pourquoi ce langage de la part d'un aumônier de la Garde, je réponds aumônier de la Garde sans avoir sollicité mérité cette faveur et je n'ai pas, en l'acceptant, cru devoir m'interdire le droit de juger l'Empire, aimant la France plus que tout au monde. J'ai cru devoir signaler à l'oppression d'un cœur ému [illisible] une de nos fautes qui l'ont plongée dans l'abîme. Ma conscience seule inspire ces lignes, je

¹¹ Dernier grand affrontement de la guerre du Mexique (1867) et capture de Maximilien, qui fut fusillé. Bazaine avait été, un temps, commandant de l'expédition ; il s'était mal entendu avec Maximilien.

compte pour m'encourager à les publier, sur la conscience de mes concitoyens. Qu'importe la vanité froissée en face des maux qui nous accablent et des souvenirs qui nous hantent. L'heure et [illisible] et j'écris ces lignes à deux pas des patrouilles allemandes dont j'aperçois les baïonnettes, ainsi qu'à Dieu ne plaît le retour de César me conduirait à l'exil en voulant encore une fois.

La statue de la liberté, je m'y résignerais sans mérite, persuadé que nulle joie n'est comparable à celle que l'on éprouve d'avoir fait son devoir. Mais si terribles que soient nos épreuves, j'ai foi dans l'avenir de la Patrie parce que sa cause est celle de l'humanité. Toutes les nations sont guérissables quand le Christ les a touchées, et la France, j'en ai la confiance, tout sortira [illisible]. Comme autrefois l'aigle de *Latina*, *Beuriot* et *Vilicore*, et comment ne pas espérer quand on voit les présages qui se [illisible] à la fièvre qui brûle. Ne pleurons pas trop nos forteresses comme si tout était perdu, la force d'un peuple dans ces remparts de pierre mais dans les poitrines des citoyens qui consentent à mourir. Redoutons seulement la licence qui seule peut compromettre la liberté conquise et ayons tous qu'un cœur et qu'une seule âme en réservant toute notre colère contre les envahisseurs et souvenez-vous que si le courage fait le vainqueur, la concorde fait [illisible] invincibles.

Voici ce que disait un officier au maréchal Bazaine, prévoyant les événements suivants.

Si j'étais à même de vous dire, voici pour ma part les questions que je vous adresserais.

Pourquoi le 26 août, après avoir par une seule route massé toute notre armée en avant de St-Julien, n'avez-vous pas livré bataille, sous prétexte de mauvais temps ? Est-ce que la pluie n'était pas pour nous comme pour les Prussiens ? Vous avez ignoré que l'armée du maréchal Mac Mahon approchait par le midi ; je crois qu'alors vous auriez réussi à lui prêter main forte, l'ennemi n'avait pas encore ces terribles batteries de position qu'on commençait à entendre quelques jours après gronder le canon.

Pourquoi le 31 août, n'avez-vous pas gardé les positions que nos braves soldats avaient conquises au prix de leur sang et n'avez-vous pas poursuivi, même pendant la nuit, les avantages que l'armée avait obtenus ? Pourquoi, depuis, n'aviez-vous pas réuni sur un point donné toute l'artillerie, toutes vos forces, pour faire une trouée ?

Si vous aviez fait comme le taureau qui recule et s'élance en baissant les cornes, vous auriez passé. Pourquoi après avoir pris les maisons de [illisible], ne les avez-vous pas occupées jusqu'à ce que les immenses approvisionnements qui s'y trouvaient aient été enlevés et rendus à Metz ? Au lieu de cela, vous êtes retiré après avoir emporté quelques bottes de paille pour l'état-major et quelques sacs de grain. Les Prussiens alors sont revenus pendant la nuit et ont allumé cet immense incendie que vous avez tous vu. Pas une maison n'est restée debout. Et maintenant, c'est brusquement du jour au lendemain que l'on prévient qu'il ne reste plus rien du tout

pour l'alimentation des chevaux. Est-ce [illisible] est-ce autre chose ? Après les chevaux viendront les hommes et vous attendez tant. Qu'a été faire le Général Bourbaki à Paris¹², qu'est-il devenu ?

Mais je n'ai pas fini, d'autres questions.

Pourquoi le 7 octobre avez-vous livré un combat dans la plaine de Ladonchamps ? que vouliez-vous faire ? Vous ravitailler, dit-on ? Vous avez comme toujours engagé la lutte avec une très grande infériorité numérique de troupes et vous avez opposé peu de canon aux innombrables batteries de l'ennemi. Cependant en massant votre artillerie sur le point d'attaque, en faisant comme les Prussiens ont dû vous l'apprendre, vous auriez infailliblement fait taire le canon de l'ennemi. Au lieu d'engager un corps d'armée, deux au besoin, malgré cela nos soldats ont réussi par leur bravoure à s'emparer des Grandes Tappes où il se trouvait des greniers bien approvisionnés, mais le succès vous ne le voulez pas, on serait tenté de le croire, puisqu'alors après avoir obtenu au prix du sang d'un grand nombre de nos braves soldats, la retraite a été ordonnée ? J'ai vu la chose et je la déclare infâme.

Que signifiaient ces conseils de guerre que vous teniez avec les chefs de corps d'armée et les Généraux ? On dit que l'un d'eux discutait la capitulation. Est-ce vrai, on est forcé de la croire, puisqu'aujourd'hui quelqu'un qui vous touche de près a répondu à l'affirmation d'un officier de la Garde mobile qui disait au Café Parisien qu'elle avait été l'unanimité.

Voici le plus sérieux : pourquoi n'avez-vous pas fatigué, harcelé chaque jour ou remporté des succès décisifs, du moins faire subir à l'armée assiégeante des pertes qui peu à peu l'auraient démoralisée. Tout au moins vous auriez eu un ravitaillement aux dépens de l'ennemi. Vous n'avez rien fait de cela et d'ici peu de jours il n'y aura plus moyen de combattre. Malgré cela ne comptez pas sur nous, vous ne nous vendrez pas comme des moutons. Vous et vos acolytes vous serez jugés un jour. Dieu veuille que vous puissiez vous défendre.

Metz, le 12 octobre 1870

Signé M.

¹² Le général Bourbaki a pu quitter Metz assiégé, sur autorisation des Allemands, et rejoindre l'impératrice à Londres pour des tractations de paix ; en fait, l'impératrice n'avait pas entamé de discussions ; Bourbaki est revenu en France pour prendre le commandement de l'armée du Nord (25 octobre) puis de celle de l'Est. Le rédacteur, le 12 octobre, ne pouvait rien savoir du déroulement de la mission de Bourbaki.

Le 25 7^{bre}

D'après deux journaux français du 7 et 17 septembre, apportés au grand quartier général par un prisonnier qui avait franchi les lignes ennemies, l'Empereur Napoléon aurait été interné en Allemagne après la bataille de Sedan. L'Impératrice et le Prince impérial ayant quitté le 4 7^{bre} et s'est établi un pouvoir exécutif sous le nom de Gouvernement de la Défense nationale s'est constitué à Paris.

Voici les membres qui le composent :

Trochu, général de division qui était gouverneur de l'armée de Paris et était chargé de l'organisation pour le siège qu'il prévoyait.

Jules Fabre, député

Richard, député

Gambetta, id

De Keraty, id

Crémieu, id

J. Ferry, id

É. Arago, id

Rochefort, id

C. Pelletan, id

Glais-Bizoin, id

J. Simon, id

Garnier-Pagès, id

**Composition des corps d'armée à
l'entrée en campagne [de l'armée du Rhin]**

1 ^{er} corps Mac Mahon			
[Divisions]	[Généraux de division]	[Généraux de brigades]	[Régiments]
1 ^{ère} division	Ducrot	Moreno	18 ^e ch. 18 ^e 96
		De Postis du Houlbec	49 ^e 74 ^e
2 ^e division	Douay	[Pelletier de] Mont Marie	16 ch. 50 ^e 78 ^e
		Pellé	1 ^{er} zou 3 ^e tir.alg.
3 ^e division	Raoult	L'Hériller	8 ^e ch. 96 ^e 48 ^e
		Lefebvre	2 ^e zouaves 2 ^e algérien
4 ^e division	De Lartigue	Fraboulet	1 ^{er} ch. 36 ^e 87 ^e
		Lacretelle	9 ^e zouave 9 ^e algérien
2 ^e corps Frossard			
1 ^{ère} division	Vergé	Letellier-Valazé	9 ^e ch. 32 ^e 55 ^e
		Jolivet	76 ^e 77 ^e
2 ^e division	Bataille	Pouget	12 ^e ch. 8 ^e 29 ^e
		Fauvart-Bastoul	66 ^e 67 ^e

3 ^e division	De Laveaucoupet	Doëns	10 ^e ch. 4 ^e 69 ^e
		Micheler	24 ^e 40 ^e
3 ^e corps Bazaine			
1 ^{ère} division	Montaudon	Aymard	18 ^e ch. 31 ^e 62 ^e
		Clinchant	81 ^e 93 ^e
2 ^e division	Castagny	Cambriel [De Nayral]	13 ^e ch. 19 ^e 41 ^e
		Duplessis	69 ^e 90 ^e
3 ^e division	Metman	De Potier	7 ^e ch. 7 ^e 29 ^e
		Arnaudeau	59 ^e 11 ^e
4 ^e division	Decaen	De Brauer	11 ^e chasseurs 44 ^e 60 ^e
		Sanglé-Ferrière	80 ^e 85
4 ^e corps Ladmirault			
1 ^{ère} division	Courtot de Cisse	Brayer	20 ^e ch. 1 ^{er} 6 ^e
		De Goldberg	57 ^e 73 ^e
2 ^e division	Rose	Bellecourt	5 ^e ch. 19 ^e 43 ^e
		Pradier	64 ^e 98 ^e
3 ^e division	De Lorencez	Pajol	2 ^e ch.

			15 ^e 33 ^e
		Berger	34 ^e 69 ^e
5 ^e corps De Failly			
1 ^{ère} division	Goze	Grenier	4 ^e ch. 11 ^e 16 ^e
		Nicolas	64 ^e 86 ^e
2 ^e division	L'Abadie d'Aydren	Lapasset	14 ^e ch. 49 ^e 84 ^e
		De Maussion	88 ^e 87 ^e
3 ^e division	Guyot de Lespart	Abattucci	19 ^e ch. 17 ^e 27 ^e
		De Fontange de Couzan	30 ^e 68 ^e
6 ^e corps Canrobert			
1 ^{ère} division	Tixier	Péchat	9 ^e 4 ^e 10 ^e
		Leroy	12 ^e 100 ^e
2 ^e division	Bisson	Noël	9 ^e 14 ^e
		Maurice	20 ^e 31 ^e
3 ^e division	Lafond de Villiers	De Sonnay	75 ^e 91 ^e
		Colin	93 ^e 94 ^e
4 ^e division	Martinprey [Levassor-Sorval]	Marguenat	25 ^e 26 ^e

		De Chanaleilles	28 ^e 70 ^e
7 ^e corps Douay			
1 ^{ère} division	Conseil Dumesnil	Nicolaï	17 ^e ch. 3 ^e 21 ^e
		Maire	47 ^e 99 ^e
2 ^e division	Liébert	Guioimar	6 ^e ch. 5 ^e 37 ^e
		De La Bastide	93 ^e 89 ^e
3 ^e division	Dumont	Bordas	52 ^e 79 ^e
		Cambriel de Déchassant [Bittard des Pertes]	82 ^e 89 ^e
8 ^e corps Bourbaki Garde impériale corps de réserve			
1 ^{ère} division	Deligny	Brincourt	Chasseur de la Garde 1 ^{er} Voltigeur 2 ^e id.
		Garnier	3 ^e Voltigeur 4 ^e id.
2 ^e division	Picard	Jeanningros	Zouave de la Garde 1 ^{er} Grenadier
		De Lacroix Vaubois	2 ^e Grenadier 3 ^e Grenadier

Régiments ne faisant pas partie de l'armée du Rhin

34^e, 35^e, 38^e, 39^e, 40^e, 42^e, 58^e, 72^e, 92^e